La cène : sacrement *dans* l'alliance

La sainte cène, en tant que pratique instituée par le Christ, est un élément fondamental de l'Église et de la vie chrétienne. Par elle, le peuple de Dieu est relié au *passé*, à l'alliance et à la fidélité de Dieu ; au *présent*, au Christ vivant qui comble l'Église de ses bienfaits ; et au *futur*, à l'espérance du salut. Elle est à la fois rappel de l'œuvre de Dieu, communion avec le Christ, lieu d'un engagement renouvelé et moyen de grâce pour l'Église qui chemine vers le Royaume éternel. Dans la compréhension réformée de la cène, tous ces aspects trouvent leur place et contribuent ainsi à fortifier les croyants dans leur témoignage, comme dans l'ensemble de leurs activités quotidiennes.

FICHE N° 9

1. L'alliance de grâce, cadre du baptême

Sacrement du Christ et accomplissement de l'histoire

« Lorsque les temps furent accomplis »

Le repas célébré régulièrement par la très grande majorité des Églises renvoie à un événement historique précis : *« Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain… et dit : Faites ceci en mémoire de moi »* (1 Co 11.23-24). Ainsi, la cène remonte au Christ lui-même. C'est ce lien avec le passé qui lui confère sa valeur et son importance. Les Églises de la Réforme ont voulu faire comprendre ce statut particulier en lui réservant, ainsi qu'au baptême, le terme de « Sacrement », c'est-à-dire une institution établie par le Christ pour communiquer sa grâce à son peuple[1].

Par la Sainte Cène, le peuple de Dieu est relié au passé, au présent et au futur

Mais la cène renvoie aussi à toute l'histoire du peuple de Dieu. Au moment de l'exode, Dieu ordonna à Israël de célébrer la libération

1 Le caractère particulier des deux « rites » fondamentaux de l'Église, baptême et sainte cène, se devine dans le rapprochement que Paul fait entre le baptême « en Moïse » lors de la sortie d'Égypte et le « breuvage spirituel » qui désaltérait ensuite les Israélites dans le désert (1 Co 10.1-4). Ces deux institutions qui définissent la vie de l'Église sont si importantes qu'elles trouvent une préfiguration typologique déjà au temps de l'Ancien Testament.

« Sainte cène », « Eucharistie » ou « repas du Seigneur » ?

Le repas établi par le Christ a reçu des noms différents. L'expression typique des protestants « la sainte cène », vient du latin cena, *qui signifie « repas » : il s'agit donc du « saint repas ». L'Église catholique romaine lui préfère le mot « eucharistie », du grec* eucharistia, *« action de grâces ». L'appellation se trouve déjà dans la* Didachè *(Did 9.1,5), un catéchisme de l'Église ancienne remontant en tout cas au II^e siècle (et peut-être même au I^er siècle). Enfin, en 1 Corinthiens 11.20, l'apôtre Paul parle du « repas du Seigneur », expression habituellement retenue dans les Églises de langues allemande et anglaise, entre autres.*
L'utilisation dans cette fiche de l'expression traditionnelle de « sainte cène », ne remet pas en question pour autant les autres appellations, même si le terme eucharistie met l'accent sur un aspect particulier du repas…

de l'oppression par un repas, la Pâque juive[1]. La Pâque avait une signification profonde, puisqu'elle devait rappeler :

- le *jugement* sur les ennemis du peuple du Seigneur[2].

1 Ex 12.1-27.
2 Ex 12.12.

● la *miséricorde* divine, car Dieu a épargné toute famille d'Israël qui avait mis du sang de l'agneau sur les linteaux des portes[1] ;

● la *délivrance*, pour qu'Israël puisse vivre comme peuple de Dieu racheté, en communion avec le Dieu de l'alliance[2].

En célébrant avec ses disciples un « repas de Pâque » alors qu'il se préparait à mourir, Jésus entendait clairement lier son geste à la Pâque juive[3] :

En célébrant « un repas de Pâque», Jésus entend lier son geste à la Pâque Juive

● Sa mort en sacrifice révèle *le jugement qui pèse sur l'humanité déchue*[4].

● Par ce sacrifice, tous ceux qui lui appartiennent – qui sont au bénéfice de son sang versé – accèdent *à la miséricorde de Dieu*[5].

● Délivrés du péché, ils goûtent *au salut divin*, afin de vivre la vocation du peuple de Dieu, en communion avec le Christ vivant.

Un repas d'alliance

Dans l'Ancien Testament, le repas scellait une alliance entre deux partis jusque là hostiles, représentant la situation de paix désormais établie[6]. De même, suite à la délivrance d'Égypte et au don de la Loi, les

1 Ex 12.3-7,13,23.
2 Ex 12.40-42.
3 Lc 22.7-8,11,13,15. *Cf.* 1 Co 5.7.
4 Jn 12.31-33 ; 16.8-11.
5 Rm 3.25-26.
6 Gn 26.28-31 ; 31.44-54.

représentants d'Israël prirent un repas sur le mont Sinaï ; grâce au sang versé qui a consacré Israël comme peuple à part, Dieu pouvait « se mettre à table » avec lui et faire don de sa présence :

Moïse prit le sang et le répandit sur le peuple en disant : ***Voici le sang de l'alliance que l'Éternel a conclue avec vous****, sur la base de toutes ces paroles. Moïse monta avec Aaron, Nadab, Abihou et soixante-dix des anciens d'Israël.* ***Ils virent le Dieu d'Israël****; sous ses pieds, c'était comme un ouvrage de saphir étincelant, comme le ciel lui-même dans sa pureté. Il n'étendit pas la main sur l'élite des Israélites.* ***Ils eurent une vision de Dieu, puis ils mangèrent et burent*** *(Ex 24.8-11).*

De la même façon, à la chambre haute, Jésus montre à ses disciples que sa mort prochaine confirmera l'alliance – nouvelle – que Dieu est sur le point d'établir avec son peuple, l'Église :

Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, et après avoir dit la bénédiction, il le rompit et le donna aux disciples en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps. Il prit ensuite une coupe ; et après avoir rendu grâces, il la leur donna en disant : Buvez-en tous, ***car ceci est mon sang, le sang de l'alliance****, qui est répandu pour beaucoup, pour le pardon des péchés (Mt 26.26-28).*[1]

1 En Jr 31.34, le pardon définitif des péchés est un des éléments décisifs de la nouvelle alliance. Significativement, en Marc et Luc, l'alliance que Jésus annonce par la sainte cène est « l'alliance nouvelle ».

La sainte cène révèle ainsi que l'œuvre du Christ conduit à son achèvement toute l'histoire du salut qui traverse l'Écriture. Elle fait comprendre que l'Église trouve son enracinement dans l'action de Dieu dès avant la sortie d'Égypte. En la célébrant aujourd'hui, ceux qui sont « en Christ » reconnaissent la fidélité de Dieu à son alliance et se reconnaissent comme le prolongement du peuple de Dieu dans l'Ancien Testament !

La Cène, un signe tangible qui accompagne la proclamation de l'évangile et qui fait appel à tous nos sens

Le baptême, fondement et présupposé de la cène

En considérant la sainte cène comme un « sacrement », la théologie de la Réforme y a vu un signe tangible qui accompagne la proclamation de l'évangile, faisant appel à l'ensemble des sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût. Par ce signe, Dieu rappelle et confirme sa grâce à ceux qui sont au Christ. La cène s'associe donc à l'autre sacrement, le baptême. Mais quelle relation précise y a-t-il entre ces deux « signes » ?

● *Le baptême* représente l'inclusion « en Christ ». Tout comme « l'alliance » que le mari met au doigt de l'épouse lors du mariage, le baptême représente l'entrée dans l'alliance et au sein de l'Église. Celui qui le reçoit est placé de façon visible « en Christ », et dans son

« corps », qui est l'Église[1].

● *La sainte cène* montre que ceux qui sont « en Christ », membres de son corps, sont désormais nourris par le Christ vivant, fortifiés par les bienfaits de la croix et renouvelés, au travers de leur foi, par la puissance de sa résurrection[2].

Cette symbolique implique un ordre à la fois logique et chronologique :

● le baptême, représentant l'entrée au sein du peuple du Seigneur, se place au tout début de la vie chrétienne[3].

● La sainte cène, elle, est « le repas des baptisés » ; elle est pour ceux qui, devenus membres de l'Église par le baptême et la foi, marchent dans les traces du Christ, vivent de sa résurrection et de son Esprit.

---

1 Rm 6.1-4 ; 1 Co 12.13. *Cf.* la fiche 8.

2 Dans cette perspective Ep 5.25-30 fait une comparaison entre Christ et l'Église, d'une part, et la relation entre mari et femme, d'autre part. Paul rappelle d'abord que Christ s'est donné pour l'Église *« en la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne »* (Bible de Jérusalem), allusion au baptême. Mais on peut aussi voir une allusion à la cène dans le fait que le Christ « nourrit » son Église, jour après jour, des bienfaits de la croix et de la résurrection. Ainsi le mari *« nourrit »* son épouse « *[…] et en prend soin, comme le Christ le fait pour l'Église, parce que nous sommes membres de son corps* ».

3 C'est aussi pourquoi, dans le Nouveau Testament, le baptême était administré immédiatement après la conversion et concernait aussi les « maisonnées », les familles dont le chef s'était converti et qui étaient désormais introduites dans la sphère d'influence du Christ.

On pourrait dire que si le baptême est le sacrement *de* l'alliance, le repas du Seigneur est le sacrement *dans* l'alliance !

2. La cène, lieu de présence et de communion

La présence réelle du Christ

La sainte cène renvoie à l'histoire du salut et à l'œuvre du Christ. Mais elle a un aspect *actuel* tout aussi fort. Calvin a souligné le fait qu'en disant « prenez, mangez, ceci est mon corps… ceci est mon sang… », le Christ « n'est point menteur ». Ce qu'il affirme donner en distribuant le pain et le vin, il l'accorde réellement[1] ! C'est pourquoi la théologie protestante, à la suite du Réformateur, parle de « la présence réelle » du Christ dans la cène. En nous conviant à son repas, le Christ nous accueille d'une façon toute particulière en sa présence et nous fait don aussi bien de lui-même que des richesses de son œuvre. Dans le repas du Seigneur nous avons communion avec le Christ :

La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion au corps du Christ ? (1 Co 10.16).

Cette notion de présence réelle est certes difficile à définir. Calvin lui-même en parle comme d'un grand mystère ! Ainsi, dans la sainte cène, nous avons une véritable *participation* aux richesses qui découlent de la croix. Cette compréhension

1 J. Calvin, *Petit traité de la sainte cène.*

« Brisé » ou « donné » ?

Bien que les versions anciennes de la Bible traduisent 1 Corinthiens 11.24 par « Ceci est mon corps, qui est **brisé** pour vous », *il faut préférer pour des raisons d'abord textuelles les traductions plus récentes :* « Ceci est mon corps, **qui est pour vous** ».

En réalité, il serait sans doute souhaitable d'enlever de nos pratiques et de notre langage liturgiques l'idée qu'en « rompant le pain » nous symbolisons le fait que Christ, à la croix, a été « rompu » pour nous. En effet, le corps physique du Christ n'a pas été rompu car – à l'instar de l'agneau pascal – « aucun de ses os n'a été brisé » *(Jn 19.36).*

Ce détail textuel nous fait comprendre quelque chose d'important sur le sens du repas du Seigneur : en le célébrant, nous ne « refaisons » pas la crucifixion de Jésus, représentant aux yeux de tous ce qui s'est passé au Calvaire. Au contraire, rassemblés autour de la table de « l'agneau immolé », nous recevons de sa main « le fruit », les bienfaits de son œuvre et nous sommes ainsi « nourris », renouvelés comme par le pain et le vin. L'évangile de Luc le précise d'ailleurs : « Ensuite, il prit du pain ; et après avoir rendu grâces, il le rompit et le leur donna en disant : Ceci est mon corps, qui est **donné** pour vous » *(Lc 22.19).*

va à l'encontre d'une certaine interprétation « horizontaliste », selon laquelle prendre la cène serait d'abord une illustration de notre engagement envers Christ ou un simple rappel de sa mort. Du fait que c'est le Christ qui *se donne* à nous à travers les éléments, la cène prend au contraire son sens dans sa « verticalité » et dans une direction qui va de haut en bas, plutôt que de bas en haut. C'est véritablement le repas *du Seigneur*. Par elle, nous sommes invités à nous asseoir à *sa* table[1].

En quoi cette présence du Christ dans la cène diffère-t-elle de sa présence « habituelle » ? La distinction classique entre la prédication comme « parole audible » et les sacrements comme « parole visible » peut nous aider à mieux le saisir :

● Dans *la prédication*, nous entendons l'évangile. Lorsque nous la recevons dans

1 « ***Pourquoi donc le Christ appelle-t-il le pain son corps, et la coupe son sang ou la nouvelle alliance en son sang ; et saint Paul : la communion au corps et au sang de Jésus-Christ ?*** *Le Christ ne parle pas ainsi sans bonnes raisons : car non seulement il veut nous enseigner que, comme le pain et le vin entretiennent la vie temporelle, de même son corps crucifié et son sang répandu sont la vraie nourriture et la vraie boisson de nos âmes pour la vie éternelle ; bien plus, il veut nous assurer par ces signes et ces gages visibles que nous sommes faits participants de son vrai corps et de son vrai sang par l'œuvre du Saint-Esprit, aussi véritablement que nous recevons par la bouche ces signes sacrés en mémoire de lui ; et qu'ainsi toute sa passion et son obéissance nous appartiennent aussi sûrement que si nous avions nous-mêmes souffert et payé pour nos péchés » ; Catéchisme de Heidelberg*, Question 79.

un esprit d'écoute et de foi, nous recevons réellement le Christ et, par l'œuvre de l'Esprit Saint, cette parole fortifie notre foi.

● *La cène*, en tant que « parole visible », nous annonce ce même évangile mais elle le fait à l'ensemble de nos sens. Lorsque nous la recevons dans une attitude de foi, nous n'entendons pas seulement l'évangile, mais encore nous le voyons, nous le touchons, nous le goûtons. L'Esprit le fait entrer en nous et il s'assimile à notre être tout entier, nous renouvelant et nous fortifiant pour la vie éternelle !

Comprendre ainsi la cène nous aide à mieux percevoir la façon dont le Christ œuvre dans son Église et dans le monde : lorsque l'évangile est proclamé, il ne s'agit pas d'une simple annonce humaine. Au contraire, cette parole, à vrai dire faible et insuffisante en elle-même, est portée par l'Esprit et, d'une façon mystérieuse, le Christ lui-même appelle, invite, se donne à celui ou celle qui écoute et les comble des richesses de la croix et de sa résurrection[1]. De la même façon, dans la cène, le Christ qui est « le pain de vie » comble lui-même les fidèles – sur le plan spirituel – des bienfaits de son œuvre et de sa personne :

Jésus leur dit : Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. [ ] Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont

1 2 Co 2.17 ; 5.18-20 ; 1 Th 2.13 ; Mt 10.20 ; Jn 16.26-27.

morts. C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure pas. Moi, je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde (Jn 6.35,49-51).



À travers les siècles, l'Église a tenté de dire plus précisément en quoi consiste cette communion, proposant parfois des explications qui ne rendent pas justice aux données bibliques. De ce fait, ces explications ont pu introduire des pratiques erronées dans la vie chrétienne :

● **Le pain et le vin transformés en corps et en sang :**

D'après l'Église catholique romaine, une transformation réelle s'opère dans l'eucharistie, de sorte qu'il y aurait une vraie manducation du sang et de la chair physiques du Christ. Ainsi, lorsque les éléments sont consacrés et transformés, le sacrifice de la croix est renouvelé et « re-présenté » – offert tout à nouveau – à Dieu. On parle donc de la « transsubstantiation », d'un changement survenant à la substance même des éléments.

● **Le corps physique donné « avec » les éléments :**

Une interprétation proche de celle-ci a été proposée par Martin Luther au moment de la Réforme. Bien que les propriétés essentielles du pain et du vin restent inchangées, la chair et

le sang physiques du Christ seraient vraiment donnés « avec » et « dans » ces éléments. Ils y seraient liés de façon indissociable. On parle alors de la « consubstantiation », c'est-à-dire de la réalité « substantielle » du corps et du sang du Christ donné *avec* le pain et le vin.

● Le pain et le vin comme de simples « signes » :

Une position contraire est souvent appelée l'interprétation « zwinglienne ». Ulrich Zwingli, le réformateur de Zurich au XVI^e^ siècle, enseignait en effet que le pain et le vin *rappellent* simplement le sacrifice du Christ à la croix. Dans la sainte cène, rien de particulier ne « se passe », si ce n'est que les fidèles font mémoire de la mort du Christ.

Plusieurs visions pour une même réalité, le pain et le vin agissant différemment

En insistant sur les propriétés « physiques », les deux premières inter-prétations courent le danger de « chosifier » la communion avec le Christ dont jouissent les croyants réunis autour de la table. Elles risquent par conséquent de tomber dans une adoration des éléments eux-mêmes plutôt que du Christ qui y est représenté. En interprétant le repas du Seigneur comme une présentation renouvelée du sacrifice du Christ, la conception catholique romaine en particulier tend à relativiser l'aspect unique de la mort du Christ « une fois pour toutes »[1].

1 He 2.27 ; 9.11-12 ; 10.10-14.

La troisième interprétation, que l'on retrouve bien souvent dans les Églises évangéliques, risque quant à elle de faire perdre de vue ce qu'il y a d'unique et de spécifique dans la cène, repas présidé par le Christ lui-même.

Entre ces différentes positions, la théologie réformée s'efforce de reconnaître que dans la célébration de la cène le Seigneur, par son Esprit, est réellement présent d'une façon particulière, bien que mystérieuse. Dans ce repas, Jésus-Christ nourrit vraiment la foi de son peuple, sur la base de son œuvre unique, accomplie à la croix :

Bien qu'il soit au ciel jusqu'à ce qu'il en revienne pour juger le monde[3]*, nous croyons toutefois qu'il nous nourrit et vivifie – par l'action secrète et incompréhensible de son Esprit – de la substance de son corps et de son sang (Confession de La Rochelle, article 36).*

La cène, lieu d'engagement et de communion dans le corps

Pour autant, l'aspect « horizontal » n'est pas absent du repas du Seigneur, car celui-ci est en même temps une proclamation faite par toute l'Église ; dans la distribution du pain et du vin nous *annonçons* la mort du Seigneur *« jusqu'à ce qu'il vienne »* (1 Co 11.27). La cène est donc aussi un témoignage de notre foi en Christ. Rassemblés autour de la table, nous proclamons par notre participation que Jésus-Christ est mort et ressuscité *pour nous*, qu'il est

réellement *notre* Seigneur[1] ; et nous recevons *pour nous-mêmes* le salut qu'il a opéré.

Cette dimension confessante de la cène implique un esprit d'humilité et de repentance : *« C'est pourquoi, celui qui mangera le pain et boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur »* (1 Co 11.27). Ainsi, le repas du Seigneur reste une occasion particulière pour examiner notre conduite, notre consécration au Seigneur et, le cas échéant, se résoudre à régler dans nos vies les choses qui empêchent un engagement plein et entier.

Le repas du Seigneur : un moyen de grâce extraordinaire, un lieu de responsabilité, un appel permanent à la réconciliation

La sainte cène est encore signe et facteur d'unité chrétienne : *« Puisqu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, nous sommes un seul corps ; car nous participons tous à un même pain »* (1 Co 10.17). La pensée de Paul est à la fois profonde et logique : avoir communion avec le corps et le sang du Christ – avec le Christ vivant lui-même – implique la communion avec les membres de son corps, c'est-à-dire *les uns avec les autres*. Le repas du Seigneur, moyen de grâce extraordinaire, est donc aussi un lieu de responsabilité et un appel permanent à la réconciliation.

1 Rm 14.7-8 ; 2 Co 5.14-15.



L'insistance sur la communion entre chrétiens signifierait-t-elle que la cène est le lieu où sont dépassées les divisions de tous ceux qui se réclament du Christ, y compris en présence de graves différences sur le plan doctrinal ? Pour beaucoup, la participation au repas du Seigneur impliquerait une unité de fait, même là où les formulations confessionnelles s'avéreraient inadéquates ou en contradiction mutuelle.

Il est vrai que la cène *illustre* et *confirme* l'unité chrétienne ; pour autant, elle ne la fonde pas ! De fait, il ne peut y avoir d'autre fondement à l'unité chrétienne que l'union intime et personnelle avec le Christ lui-même, au moyen de la foi[1]. Là où nous ne parvenons pas à confesser ensemble une foi partagée au Christ, Fils de Dieu, mort et ressuscité pour le salut de son peuple[2], le repas du Seigneur ne saurait créer l'unité[3]. Pour le dire autrement, le repas est le *signe* par excellence de la communion et de l'unité qui trouvent leur *fondement* dans notre appartenance au Christ.

1 1 Co 3.11 ; Jn 17.20-23,26.
2 Tt 2.11-14.
3 1 Jn 2.22-23.

3. La cène, signe d'espérance du royaume

En plus des aspects passé et présent, la sainte cène contient un élément *futur* très appuyé. Dans l'Ancien Testament déjà l'espérance d'Israël par rapport à la fin des temps s'exprimait sur fond d'un festin réunissant tous les peuples autour du Seigneur. L'image du repas partagé, signe d'amitié entre partenaires d'alliance, concrétisait ainsi l'espérance d'une paix définitive entre Dieu et son peuple :

L'image du repas partagé, concrétisait l'espérance d'une paix définitive entre Dieu et son peuple

L'Éternel des armées fera pour tous les peuples, sur cette montagne un festin de mets succulents, un festin de vins vieux, de mets succulents, pleins de mœlle, de vins vieux, clarifiés. Et, sur cette montagne, il anéantit le voile qui voile tous les peuples, la couverture qui couvre toutes les nations ; il anéantit la mort pour toujours ; le Seigneur, l'Éternel, essuie les larmes de tous les visages, il fait disparaître de toute la terre le déshonneur de son peuple ; car l'Éternel a parlé. En ce jour l'on dira : Voici notre Dieu, c'est en lui que nous avons espéré et c'est lui qui nous a sauvés ; c'est

l'Éternel, en qui nous avons espéré ; soyons dans l'allégresse, et réjouissons-nous de son salut ! (Es 25.6-9)

Dans les Évangiles, cette attente du banquet messianique se lit en filigrane derrière de nombreux passages[1]. Les repas partagés avec ceux que la société considérait comme indignes, mais que Jésus accueille, impliquent une promesse extraordinaire : ces mêmes personnes, que tout désigne comme « pécheurs », sont pourtant les invités de choix au banquet final, en raison du pardon de Jésus ![2] Mais le repas comme « préfiguration » du festin final devient explicite à la chambre haute :

L'heure venue, [Jésus] se mit à table, et les apôtres avec lui. Il leur dit : J'ai désiré vivement manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir, car, je vous le dis, je ne la mangerai plus, ***jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu****. Il prit une coupe, rendit grâces et dit : Prenez cette coupe, et distribuez-la entre vous ; car, je vous le dis, je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne,* ***jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu*** *(Lc 22.14-18).*[3]

En présentant le repas comme un avant-goût du festin de la fin des temps,

1 Mt 9.9-13 et parallèles

2 Lc 14.15-24 ; Mt 8.11-12 ; 22.2-14.

3 *Cf.* aussi Lc 22.28-30 : *« Vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes épreuves ; c'est pourquoi je dispose du royaume pour vous, comme mon Père en a disposé pour moi,* ***afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume*** *[…] ».*

Jésus rappelle ce qui est au cœur de la foi chrétienne : l'espérance du jour où seront définitivement dépassés les gémissements d'une création soumise à la vanité, la violence et le péché, tout comme les divisions qui sembleraient opposer un démenti à l'unité de l'Église. Le repas du Seigneur se tient comme un rappel joyeux de ce jour où Dieu lui-même « se mettra à table » avec son peuple racheté[1].

De la sorte, la sainte cène, où le Seigneur ravive l'attente confiante de son Église, est en même temps une prière pour que Dieu établisse définitivement son règne. Alors, la présence réelle du Christ – de « l'Agneau immolé mais debout » (Ap 5.6) – sera notre privilège permanent et notre sujet de joie constant :

Comme ce pain brisé autrefois dispersé sur les collines a été rassemblé et fait un, qu'ainsi ton Église soit rassemblée des extrémités de la terre en ton royaume. Car c'est à toi qu'appartiennent la gloire et la puissance par Jésus-Christ, pour l'éternité ! [2]

1 Lc 12.37 ; Ap 19.7-9.
2 *Institution Chrétienne* IV.XVII.42.

4. Une pratique disciplinée

Qui peut participer à la cène ?

La réponse à cette question est simple : ceux et celles qui ont reçu le baptême, ont été instruits dans la foi chrétienne et vivent un engagement personnel envers le Seigneur[1].

Toutefois, une autre question se pose, celle d'une « participation indigne » : « *C'est pourquoi celui qui mangera le pain ou boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur* » (1 Co 11.27). Qui est concerné par cet avertissement ? À condition d'être prêts à renoncer à ce qui peut entraver notre communion avec le Seigneur et de nous détourner réellement du péché, il n'y a pas lieu de s'en abstenir. Il faut le rappeler, la cène n'est pas pour ceux qui en seraient « dignes » – nul ne l'est ! – mais pour ceux qui, reconnaissant leur insuffisance et leur indignité, saisissent le Christ comme seule espérance. Comme Paul le dit encore : « *Que chacun donc s'examine soi-même,* ***et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe*** » (1 Co 11.28) :

Ainsi, la seule condition suffisante que nous pouvons présenter à Dieu est celle-ci : lui offrir notre misère et notre indignité afin que, par sa miséricorde, il nous rende dignes de lui, être troublés en nous-mêmes afin d'être consolés

1 Cf. ci-dessus « Le baptême, fondement et présupposé de la cène ».

en lui, nous humilier en nous-mêmes afin d'être exaltés en lui, nous accuser nous-mêmes afin d'être justifiés en lui, être morts à nous-mêmes afin d'être vivifiés en lui[1].

La *Discipline* de l'UNEPREF Titre A, articles 25 et 28, traduit et applique ces principes de façon pratique.

Modalités pratiques

En ce qui concerne le déroulement de la cène, il existe différentes pratiques. Que chacun rompe le pain ou qu'il mange ce qu'on lui a donné ; que ce soit du pain avec ou sans levain ; que le vin soit rouge ou blanc ; qu'on utilise du jus de raisin (pratique récente relevant surtout d'un souci pastoral pour ceux et celles qui pourraient avoir un problème d'alcool ou de santé) ; que le vin soit dans une coupe ou dans de petits verres individuels ; que l'assemblée reste assise sur les bancs ou debout dans les rangées, ou qu'elle forme un cercle autour de la table… en soi, tout cela n'est pas d'une grande importance. Dans le respect de la discipline de l'UNEPREF, ces modalités sont laissées à la liberté des Églises. Toutefois, il est à noter que chacune de ces pratiques véhicule une symbolique différente (plus individualiste, plus communautaire) à laquelle il s'agit d'être attentif.

De même, la fréquence de la Cène est variable selon les lieux mais au vu de la logique de la cène comme nourriture pour la

1 *Institution Chrétienne* IV.XVII.42.

foi, il est opportun, comme le rappelle Calvin, que ce soit

« […] d'un usage fréquent pour tous les chrétiens afin qu'ils se souviennent souvent de la passion de Jésus-Christ. Rappel et souvenir par lesquels leur foi est soutenue et confirmée, et eux-mêmes sont incités et exhortés à exprimer leur louange au Seigneur, à magnifier et à publier sa bonté ; par lesquels, enfin, l'amour mutuel entre eux est nourri et entretenu afin de se le témoigner les uns aux autres, discernant son lien dans l'unité du corps de Jésus-Christ. Toutes les fois que nous communions au signe du corps du Seigneur, nous nous obligeons mutuellement l'un à l'autre, comme par un acte officiel, à accomplir des actes d'amour, afin qu'aucun d'entre nous ne fasse rien qui blesse son frère, n'omette rien dont il pourrait l'aider et le secourir, chaque fois que la nécessité s'en fera sentir et qu'il en aura le moyen »[1].

1 *Institution chrétienne* IV.XVII.44.

Notes